Topoi. Orient-Occident. Supplément

Les territoires des cités phéniciennes entre continuité et changement

Hélène S. Sader

LES TERRITOIRES DES VILLES PHÉNICIENNES ENTRE CONTINUITÉ ET CHANGEMENT

Avant de parler du territoire des villes phéniciennes il faudrait tout d'abord définir les limites géeographiques de la région appelée Phénicie à l'époque hellénistique. La source la plus proche de la période concernée est le *Périple* du Pseudo-Scylax d'après lequel la Phénicie engloberait toute la côte allant d'Arados au nord à Ascalon au sud [1]. Il y ajoute la ville de Myriandros, une fondation conjointe des villes phéniciennes qu'U. Kahrstedt considère avec raison comme une enclave phénicienne [2]. Pour le Pseudo-Scylax, qui écrit vers la fin du IVe s., la Phénicie n'inclut pas la montagne et serait restreinte à la plaine côtière puisqu'il la qualifie de « bande de terre de moins de quarante stades depuis la mer » et qu'il précise qu'« en certains endroits la largeur n'atteint pas dix stades » [3]. Cependant, comme nous le verrons, le territoire des villes phéniciennes à l'époque hellénistique s'étend loin vers l'intérieur du pays et ne se réduit pas à la plaine côtière [4].

Ce sont donc les territoires des villes de cette bande côtière qui feront l'objet de cet article. Voyons tout d'abord de quelles villes il s'agit. Du nord au sud, quatorze villes sont mentionnées, mais seules comptent vraiment, d'après M. Sartre [5], Arados, Tripolis, Byblos, Bérytos, Sidon, Tyr et Akko, et c'est de leur territoire, de ses fluctuations et des nouvelles fondations qui y furent créées que nous discuterons principalement.

Avant d'aborder l'étude du territoire des différentes villes, il faudrait peut-être voir comment la notion et, surtout, le statut des territoires se sont développés au cours du Ier millénaire. D'après les sources écrites, le territoire de la Phénicie

1. Pseudo-Scylax, 104.

2. Kahrstedt 1926, p. 39.

3. Pseudo-Scylax, 104.

4. Sartre 2001, p. 148.

5. Sartre 2001, p. 39.

Topoi Suppl. 13 (2015)
p. 107-121

était partagé au deuxième âge du Fer entre quatre royaumes ou cité-États dont les capitales étaient, du nord au sud, Arados, Byblos, Sidon et Tyr[6]. On pourrait penser que le territoire de ces quatre cités couvraient toute la côte phénicienne telle qu'elle est définie par le *Périple*, mais ceci ne fut pas le cas au Fer II car le royaume de Hamath avait réussi à étendre son hégémonie sur la trouée de Homs et le nord du Liban[7]. À cette époque, les cités-États phéniciennes et leurs capitales portaient le même type de nom et ces toponymes étaient précédés tantôt du déterminatif de ville pour désigner la capitale et, tantôt, de celui de pays pour parler du territoire[8]. On peut reconstituer approximativement le territoire d'une cité-État grâce à la mention, dans les textes, de villes ou villages qui lui appartenaient. L'identification de ces établissements avec des sites archéologiques modernes reste cependant tributaire d'une bonne prospection et du résultat des fouilles. Il faut aussi tenir compte du fait que les cités-États phéniciennes étaient gouvernées par des monarchies héréditaires et qu'elles virent leurs territoires fluctuer au gré des conquêtes et des événements.

À l'époque hellénistique, plusieurs changements affectèrent le statut de ces territoires. Lors de la conquête macédonienne, Alexandre laissa en place les rois de ces cités et ces dernières purent garder leurs institutions politiques originales[9] et leur territoire. Cependant, l'autorité des rois phéniciens dépendait totalement d'Alexandre qui soulignait son pouvoir en disposant du territoire urbain comme il l'entendait[10]. Progressivement, la royauté disparut en Phénicie : à Tyr en 275, à Byblos dès le début du IIIe s., à Sidon en 278, à Arados avant 259[11]. Les successeurs d'Alexandre se déclarèrent propriétaires de la terre par droit de conquête et cette propriété concerna la totalité de leurs royaumes. D'après M. Sartre[12], le roi pouvait donner la terre à qui il voulait et, naturellement, aux cités qu'il fondait.

Une des conséquences majeures de la disparition de la royauté sur l'intégrité du territoire des villes phéniciennes est décrite par A.H.M. Jones[13] : « The deposition of the Phoenician dynasties carried with it the dismemberment of their dominions ; the dependent cities were detached and converted into separate republics. This comes out most clearly in the case of the Aradian empire [...].

---

6. SADER 2000, p. 231.

7. KESSLER 1975, p. 69 ; SAPIN 1989, p. 28.

8. BAGG 2007.

9. SARTRE 2001, p. 45.

10. VERKINDEREN 1987, p. 306.

11. SARTRE 2001, p. 149-150.

12. SARTRE 2001, p. 139.

13. JONES 1971, p. 238-239.

In the Ptolemaic part of Phoenicia no evidence is available, as the cities did not win their freedom till a far later date, and by the time the original eras of Tyre and Sidon had been abandoned. It may, however, be reasonably assumed that the empires of Tyre and Sidon were similarly broken up. » Il faut cependant souligner, d'après G. Cohen [14], qu'il y eut dans ce contexte très peu d'activité colonisatrice en Phénicie. Les Ptolémées ont en effet entrepris très peu de fondations civiques dans leurs territoires et ils préférèrent installer leurs colons en Égypte. F. Millar insiste pour sa part sur le fait que les fondations hellénistiques, si elles eurent lieu, ne furent pas caractéristiques de la côte phénicienne [15]. D'après lui, il est difficile de trouver en Phénicie les traces d'un effort organisé d'hellénisation et les rois hellénistiques auraient même évité d'établir des colons sur le territoire des villes phéniciennes. Mises à part les fondations aradiennes que l'on évoquera plus loin, on compte pour le reste de la Phénicie les refondations suivantes : Héraclée (Arca), Orthosia, Laodicée de Phénicie (Bérytos), Démétrias-sur-mer et Ptolémaïs (Akè) [16]. La fondation de nouvelles cités affecta certaines villes phéniciennes qui furent amputées d'une partie de leur territoire au profit des nouvelles fondations, comme nous le verrons plus loin. L'étendue de la *chôra* civique de ces dernières reste cependant difficile à cerner faute de critères sûrs [17].

Ceci nous amène au cœur de notre sujet qui est l'étude des fluctuations des territoires des villes phéniciennes. Parler de leur étendue au premier millénaire en général et à l'époque hellénistique en particulier relève d'une gageure. Il suffit de parcourir les sources écrites pour comprendre à quel point elles sont maigres et combien il est difficile de les faire parler sur ce sujet. Il n'est pas étonnant, d'ailleurs, que depuis U. Kahrstedt nul ne se soit aventuré à aborder ce sujet. Même les ouvrages consacrés entièrement à la Phénicie hellénistique ne parlent qu'incidemment des territoires [18]. La raison de cette lacune revient, évidemment, à la rareté des sources disponibles. En effet, pour le deuxième âge du Fer nous disposons des sources néo-assyriennes et des inscriptions royales phéniciennes contemporaines qui nous renseignent, quoique d'une manière incomplète, sur l'étendue du territoire des villes [19]. Pour la période perse, les sources disponibles sont les écrits d'Hérodote, le périple du Pseudo-Scylax, ainsi que les inscriptions

14. Cohen 2006, p. 34.

15. Millar 1983, p. 56.

16. Cohen 2006, p. 34.

17. Sartre 2001, p. 140.

18. Ainsi Grainger 1991, par exemple.

19. Pour ces sources, voir Sader 2000, p. 231-248.

d'Eshmounazar II, roi de Sidon[20]. De l'époque hellénistique proprement dite, les sources sont pratiquement inexistantes et celles qui apportent des renseignements sur cette période sont très tardives et, parfois, de plusieurs siècles postérieures à la conquête d'Alexandre. Comme le souligne M. Sartre, « pour l'ensemble de la période hellénistique nos guides les plus sûrs restent donc des hommes qui écrivent au plus tôt à l'époque d'Auguste (Diodore, Strabon, Nicolas de Damas), au temps des Flaviens (Flavius Josèphe), voire au IIe s. apr. J.-C. (Plutarque, Appien, Arrien) ou au IIIe s. (Dion Cassius) »[21]. Ce même auteur met en garde contre l'utilisation d'une méthode régressive qui permettrait d'aller du mieux connu de l'époque impériale vers l'inconnu de l'âge hellénistique. Ceci dit, même lorsqu'elles s'avèrent dignes de confiance, ces sources n'apportent que peu ou pas d'informations relatives au territoire des villes phéniciennes.

Quant aux sources archéologiques, elles n'ont pu pallier que très partiellement l'absence des sources écrites. On dispose, malheureusement, de peu de vestiges de l'époque hellénistique car les fouilles sont plutôt rares et mal publiées, surtout au Liban. En plus, l'absence de prospections archéologiques le long de la côte libanaise rend la situation plus difficile encore étant donné que la majorité des quatorze villes énumérées se situent sur ce territoire. Les fouilles récentes dans cette partie de la Phénicie sont très limitées et elles ont apporté peu d'informations sur la période et le sujet qui nous intéressent. Ainsi, par exemple, et pour ne citer que les plus importantes, les fouilles de Beyrouth apportent beaucoup de renseignements sur la ville hellénistique elle-même[22], dont l'urbanisme a fait l'objet d'une thèse de doctorat à l'université de Cambridge[23], mais l'étude ne révèle rien sur l'étendue et l'organisation de son territoire. Les fouilles sur le site de Tell el-Burak, qu'on a voulu identifier à Ornithôn polis[24], ont clairement démontré que le site fut abandonné vers le milieu du IVe s. et ne fut pas réoccupé avant l'époque médiévale[25]. Quant à Sidon, les fouilles entreprises sur le site connu sous le nom de College Site n'ont rien révélé de nouveau jusqu'à présent sur la

---

20. *KAI* 14.

21. Sartre 2001, p. 18-19.

22. Les rapports préliminaires de ces fouilles sont publiés dans les volumes 1, 2 et 3 du *Bulletin d'archéologie et d'architecture libanaises* (*BAAL*). Voir aussi Sartre 2001, p. 147.

23. Boksmati 2007.

24. Ainsi Dussaud 1927, p. 41 ; Honigmann 1939, p. 1129-1130 ; Elayi 1982, p. 95 et 1989, p. 88.

25. Voir en dernier Kamlah et Sader 2010, p. 94.

ville et son territoire à l'époque hellénistique [26]. Au cours des dernières années, un très grand nombre de fouilles de sauvetage et de trouvailles accidentelles ont eu lieu (surtout dans la région de Beyrouth, de Sidon et de Tyr), dont les échos nous parviennent parfois dans les journaux mais, comme aucune d'elles n'a fait l'objet d'une publication, elles n'aident pas vraiment à cerner le territoire des villes.

La situation est de loin meilleure au nord et au sud de la côte libanaise. Ainsi, le territoire d'Arados a fait l'objet d'une étude en profondeur par J.-P. Rey-Coquais [27] et, plus récemment, par Fr. Duyrat [28]. De même, on dispose de plus de renseignements sur les villes phéniciennes de la côte palestinienne, en particulier grâce aux fouilles d'Akko (Ptolémaïs) [29], Dôra [30] et Ascalon [31], et grâce aux prospections conduites sur le littoral.

Partant de là et tout en tenant compte de ces difficultés, nous allons passer en revue les principales fluctuations des territoires des villes phéniciennes depuis le début de l'âge du Fer jusqu'à l'époque hellénistique afin de déterminer les éléments de continuité et d'identifier les changements survenus, non seulement dans l'étendue, mais aussi dans l'organisation de ces territoires.

Arados et sa pérée

Les sources assyriennes mentionnent uniquement la ville et le pays d'Arados, ce qui n'aide pas à délimiter le territoire de cette ville. Cependant, comme le royaume de Hamath était limitrophe de celui d'Arwad et s'étendait jusqu'à la côte, englobant ainsi toute la vallée du Nahr el-Kabir, l'Éleuthéros des Anciens, on peut conclure que la trouée de Homs n'était pas incluse dans le territoire d'Arwad. Au nord, Gabala, Sianu et Usnatu, appartenaient aussi au royaume de Hamath. Le territoire d'Arwad semble donc avoir été confiné à la région qui s'étend dans la plaine, en face de l'île, aux alentours immédiats de la ville de Tartous et aux premiers contreforts de la montagne alaouite [32].

---

26. Les rapports de ces fouilles ont été régulièrement publiés par C. Doumet-Serhal à partir du volume 3 de *BAAL*. Voir en dernier lieu Doumet-Serhal 2013.

27. Rey-Coquais 1974.

28. Duyrat 2005.

29. Goldmann 1993.

30. Stern 1993 et 2000.

31. Stager, Schloen et Master 2008.

32. Sader 2000, p. 232-235.

À l'époque perse, le Pseudo-Scylax ne mentionne, lui aussi, que la ville d'Arados. Cependant, d'après J. Elayi[33], ce territoire aurait englobé au nord la ville de Paltos et aurait atteint l'Éleuthéros au sud, contrôlant ainsi la trouée de Homs. Les restes archéologiques abondent dans la région de Tartous, de Amrit et de Tabbat el-Hammam et semblent indiquer que toute la région faisant face à l'île était prospère à cette époque[34]. Arwad, qui jouissait d'une puissante flotte et d'une place privilégiée auprès des Perses, aurait peut-être étendu son territoire aux dépens de la province assyrienne de Simirra. Tell Kazel aurait pu faire partie de son territoire.

Quant à l'époque hellénistique, les limites de la pérée d'Arados ont été établies par J.-P. Rey-Coquais : sa limite septentrionale serait la ville de Gabala, la Jabla moderne, où l'on a trouvé des monnaies datées de l'ère d'Arwad[35]. Quant à sa limite orientale, elle s'arrêtait à Raphanée et Mariammè et sa limite méridionale se confondait avec le Nahr el-Abrash. Il semble cependant qu'il existait dans la montagne des territoires non aradiens[36]. Comme le souligne M. Sartre[37], les hauteurs autour du sanctuaire de Zeus Baitokaikè ne passent sous la coupe de la ville insulaire qu'à la fin de l'époque hellénistique. Ainsi la limite de la pérée à l'époque hellénistique assurait aux Aradiens la possession d'une longue plaine côtière, de trois grandes plaines agricoles et d'une montagne riche en bois[38]. Cependant, comme on l'a déjà vu, plusieurs villes de sa pérée, Marathos, Simyra, et Carné et, plus tard, Gabala, Paltos et Balanée, battront monnaie, signe clair de leur autonomie vis-à-vis du pouvoir séleucide et signe de désintégration du territoire aradien.

Byblos

La deuxième cité-État de la côte phénicienne est Gublu, la Gubla des textes cunéiformes. Seuls la ville et le pays de Gubla sont mentionnés dans les sources assyriennes[39], ce qui rend la délimitation de son territoire difficile. La limite septentrionale du territoire de Byblos ne peut être déterminée avec exactitute

33. Elayi 1982, p. 86-88.

34. Voir en dernier Al-Maqdissi 2007a et 2007b.

35. Rey-Coquais 1974, p. 110.

36. Rey-Coquais 1974, p. 116.

37. Sartre 2001, p. 149.

38. Rey-Coquais 1974, p. 115.

39. Bagg 2007.

avant le règne d'Esarhaddon. En effet, parmi les villes appartenant au royaume de Sidon qui ont été incorporées dans la province assyrienne de Kar Esarhaddon, le roi assyrien mentionne *Bitirumme*, moderne Batroun, *Šigata*, moderne Chekka, et *Ampi*, moderne Anfé [40]. Par ailleurs, selon H.J. Katzenstein, Flavius Josèphe mentionnerait la fondation de Botrys par Ittobaal, roi de Tyr, vers le milieu du IXe siècle [41]. Donc la frontière septentrionale de Byblos au deuxième âge du Fer s'arrêterait à Batroun. Sa frontière méridionale était probablement le promontoire du Nahr el-Kalb, le Lycus des Anciens, une frontière naturelle. En effet, Byblos n'aurait pu étendre son territoire au sud de ce promontoire, car Beyrouth aussi appartenait à Sidon. Byblos disposait donc d'un territoire assez restreint dont les villes principales ne sont pas mentionnées dans les textes. Par ailleurs, aucune prospection archéologique n'a été conduite dans la région pour essayer de les identifier. Les fouilles récentes de Tell Yanouh ont démontré, cependant, qu'il existait des villes et des villages dans la montagne de Byblos à l'âge du Fer pour l'exploitation des forêts. Un tell voisin des temples romains, connu sous le nom de Kharayeb, représente l'ancien habitat de Yanouh. Les sondages ont montré que Yanouh fut fondé à l'âge du Bronze ancien III et semble avoir connu une occupation d'envergure au milieu du Ier millénaire [42]. Une inscription araméenne datant de l'an 203 de l'ère séleucide (IIe siècle av. J.-C.) atteste l'occupation du site à l'époque hellénistique [43].

J. Elayi estime que la limite septentrionale de Byblos atteignait à l'époque perse le Théouprosôpon, l'actuel Ras el-Chekka [44], probablement parce que ce cap constitue une frontière naturelle. Ceci reste une conjecture, mais il n'est pas impossible que Byblos ait regagné la ville de Batroun après la chute de l'empire assyrien et la dislocation de la province de Kar Esarhaddon.

Nous n'avons pas d'indications sur l'étendue du territoire de la ville à l'époque hellénistique à part la mention d'une Palaibyblos située entre le mont Klimax et le Nahr el-Kalb. Si le mont Klimax est le cap de Maameltein, comme le pense R. Dussaud [45], la ville se trouverait au sud de cette localité. Aucun site ancien n'est signalé, cependant, dans cette région. Les sources disponibles semblent suggérer que le territoire de Byblos resta plus ou moins le même tout au long du premier millénaire et englobait la montagne riche en forêts.

---

40. Borger 1956, p. 48.

41. Katzenstein 1973, p. 131.

42. Monchambert 2010 et 2011.

43. Bordreuil et Briquel-Chatonnet 2001.

44. Elayi 1982, p.92.

45. Dussaud 1927, p. 62-63.

Qu'en est-il alors du territoire compris entre la ville d'Anfé et l'Éleuthéros, en d'autres termes, du territoire correspondant plus ou moins à l'Amurru du Bronze récent et à la province assyrienne de Simirra ? À quelle ville appartint donc ce territoire qui échappait à la fois à Byblos et à Arados et qui s'étendait du Nahr el-Kabir à Byblos après la chute de l'empire assyrien ?

Entre Arados et Byblos : Tripolis, Arca et Orthosia

La région entre le Nahr el-Kabir et Byblos faisait partie au Bronze récent du royaume d'Amurru. Après la chute de ce royaume vers la fin du IIe millénaire, son territoire fut partagé, semble-t-il, par des villes qui jouirent temporairement d'une certaine autonomie avant d'être annexées au territoire du royaume de Hamath. Les villes de Kaiza, Maiza, et Mahallata [46] sont mentionnées uniquement par Ashurnasirpal II qui les situe vaguement en Amurru, entre Arwad et Byblos [47]. Nous ne savons pas si ces villes étaient autonomes ou si elles appartenaient à un pays quelconque, car aucune précision n'est fournie. Une autre ville, Irqata, à situer sur l'actuel Tell Arqa, est mentionnée par Shalmaneser III. Vu l'importance de son armée à la bataille de Qarqar [48], le territoire d'Arqa aurait pu englober sous le règne de Shalmaneser III toute la région entre l'Éleuthéros et le Théouprosôpon, y compris la ville de Tripoli. Irqata, qui fut la capitale du royaume d'Amurru, semble avoir perdu son importance avec l'ascension du royaume de Hamath au Fer II et ne fit plus parler d'elle à l'époque perse. Elle fut refondée à l'époque hellénistique et rebaptisée Héraclée [49], mais rien ne transpire sur l'étendue de son territoire.

L'époque perse témoigne, par contre, de la montée en puissance de Tripolis qui apparaît pour la première fois sous ce nom dans le *Périple* du Pseudo-Scylax. Après la chute du royaume de Hamath en 722 et après la dislocation de la province assyrienne de Simirra, il semble que la ville devint un comptoir phénicien important car, d'après le *Périple*, elle fut fondée par les trois villes d'Arados, de Tyr et de Sidon. Cette nouvelle expansion des villes phéniciennes les plus importantes aurait résulté des privilèges octroyés par les Perses en échange de leur aide. Il est communément admis que l'établissement de ces trois quartiers commerciaux

46. Pour les différentes localisations de ces villes, voir Bagg 2007.

47. Grayson 1991, p. 101.1, iii.

48. Grayson 1991, p. 102.2, ii.

49. Cohen 2006, p. 204.

valut à la ville le nom de Tripolis [50]. Cette étymologie est cependant contestée par K. Galling qui voudrait y voir la forme grecque d'un toponyme araméen local [51].

Nous ne savons rien de l'extension du territoire de Tripolis à cette époque car aucune ville ne lui est explicitement attribuée. J. Elayi pense qu'à l'époque perse son territoire s'étendait du Akkar jusqu'à la frontière du pays de Byblos, à la hauteur du Théouprosôpon [52]. Ceci n'est à nouveau qu'une conjecture mais, si cette reconstitution est correcte, le territoire de Tripolis, fondation triplement phénicienne, inclurait les sites importants de Cheikh Zenad, Orthosia, Arqa, Anfé et Chekka. Tripolis devint autonome et battit monnaie à l'époque hellénistique mais les contours de son territoire reste obscurs.

À l'époque hellénistique une des villes voisines, Orthosia, fit l'objet d'une nouvelle fondation. Son fondateur reste inconnu [53]. Elle aurait reçu un territoire civique peut-être aux dépens de la ville de Tripolis. Son monnayage le plus ancien remonte à 99/8 av. J.-C. Il y a une très large unanimité à la localiser au nord de Minyé, près de l'embouchure du Nahr el-Barid, dans la région appelée Aartoussi ou Ard Aartoussi, qui semble avoir conservé l'ancien toponyme (Carte du Liban au 20 000e, Feuille de Minyé). L. Copeland et P. J. Wescombe [54], dans leur inventaire, mentionnent un grand tell appelé Tell Kastina, à l'embouchure et sur la rive droite du Nahr el-Barid, qu'ils identifient avec Orthosia. Ils signalent que le site était entièrement recouvert par le camp de réfugiés palestiniens qui y pratiquaient des fouilles clandestines et suggèrent, vu sa taille, qu'il était occupé au moins depuis l'époque du Bronze ancien. Donc, ils se réfèrent clairement au tell appelé aujourd'hui Tell Nahr el-Barid.

Les observations de L. Copeland et P. J. Wescombe ont été corroborées par les fouilles récentes effectuées par la Direction Générale des Antiquités. Ces fouilles ont montré que le camp, dit « ancien », des réfugiés de Nahr el-Barid est bâti sur un tell archéologique de 26 m de hauteur. Les archéologues l'identifient aussi, à la suite d'autres auteurs, avec le site d'Orthosia. Les résultats des fouilles de sauvetage n'ont pas été, à ce jour, publiés, mais des informations officieuses font état de vestiges allant de l'âge du Bronze ancien I (vers 3500 av. J.-C.) jusqu'au début de l'âge du Fer (XIIe s. av. J.-C.), ainsi que de structures imposantes de l'époque romaine. En dépit du fait que des monnaies hellénistiques, dont certaines portent le nom de Tryphôn, y furent trouvées, il n'est pas fait mention de vestiges remontant à cette époque.

---

50. DUSSAUD 1927, p. 75 et note 2.

51. GALLING 1954.

52. ELAYI 1982, p. 91.

53. COHEN 2006, p. 211.

54. COPELAND et WESCOMBE 1965-1966, p. 22-23.

À l'époque hellénistique, Orthosia était une place fortifiée à la frontière du territoire séleucide, longtemps fixée le long de l'Éleuthéros[55]. Elle fut assiégée par les Ptolémées en 242/1 av.J.-C. et Tryphôn, qui fuyait Antiochos VII, y trouva refuge en 138 av.J.-C. Ces données contrediraient l'identification d'Orthosia avec Tell Kastina, aujourd'hui mieux connu sous le nom de Tell Nahr el-Barid, si les résultats préliminaires des fouilles venaient à confirmer l'absence d'occupation à l'époque hellénistique. Orthosia serait alors à chercher ailleurs que sur le Tell Kastina, peut-être sur la rive gauche du fleuve, et Tell Kastina, quant à lui, serait à identifier avec la ville d'Ullaza, importante ville portuaire au IIe millénaire.

Dans la région du Akkar libanais, K.Bartl a effectué une prospection et a identifié plusieurs sites anciens[56]. Parmi les tells les plus importants se trouve bien entendu Cheikh Zenad, qui a livré des vestiges de l'époque perse et de l'époque hellénistique. Au sud de Tripoli, Anfé et Chekka, deux villes importantes dès le Bronze récent, ne furent jamais fouillées et on ne sait rien de leur occupation à l'époque hellénistique. Le site d'Anfé fait actuellement l'objet d'une prospection archéologique par une équipe de l'Université de Balamand, qui devrait être suivie de fouilles. Au sud du Théouprosôpon se trouve la ville de Batroun, la Botrys hellénistique, qui, elle non plus, n'a jamais fait l'objet de fouilles systématiques[57]. E.Lipiński propose de l'identifier avec la Trieris du Pseudo-Scylax[58]. Cet important site a été sévèrement détruit par les constructions modernes et beaucoup de ses vestiges ont été pillés.

Pour conclure, la région comprise entre le royame d'Arados et celui de Byblos a certainement connu des changements politiques et territoriaux dès l'époque perse et jusqu'à l'époque hellénistique, mais il est souvent malaisé, voire impossible, de déterminer l'étendue des territoires des différentes villes et fondations nouvelles au cours de cette période.

Sidon et Tyr

Les deux autres grandes villes phéniciennes sont les villes de Sidon et Tyr qui auraient formé aux dires de H.J.Katzenstein un royaume unifié dès le IXe siècle[59]. Le territoire de ce royaume unifié s'étendait au Nord jusqu'à Anfé et au sud

55. Grainger 1991, p.55.

56. Rapports préliminaires: Bartl 1998-1999 et 2001.

57. Pour une histoire de Batroun, voir Salamé-Sarkis 1987.

58. Lipiński 2004, p.288.

59. Katzenstein 1973, p.130.

jusqu'à Akko[60]. Sennachérib mit fin à cette union en 701. Le territoire unifié peut être reconstitué à partir des *Annales* de Sennachérib[61] et de son fils Esarhaddon[62]. Le premier énumère les villes qu'il a soumises et le second les villes du royaume de Sidon qui furent intégrées dans la province assyrienne de Kar Esarhaddon et qui sont toutes situées sur la côte, au nord de la capitale ainsi qu'en montagne, au nord-est de la ville. Sennachérib, après sa victoire sur Sidon en 701, affirme avoir arraché les villes de Sarepta et Ma'rubbu au territoire de cette dernière et les avoir octroyé à Baalu, roi de Tyr. Le territoire de Sidon allait donc de Ma'rubbu, au nord du Litani, jusqu'à Anfé, à l'exclusion, bien entendu, du territoire de Byblos. Celui de Tyr s'étendait du Litani jusqu'à Akko. Après la conquête de 677, Sidon vit son territoire transformé en province assyrienne alors que Tyr sortit de ce conflit avec un territoire agrandi des deux villes de Sarepta et Ma'rubbu[63].

Après la chute de l'empire assyrien, la ville de Sidon semble avoir récupéré une partie de son territoire, mais il resta amputé de Ma'rubbu et de Sarepta car le *Périple* du Pseudo-Scylax dit clairement que Sarepta est une ville tyrienne. La ville de Beyrouth, ainsi que les villes de Batroun, Chekka et Anfé au nord de Byblos, continuèrent aussi à lui échapper. En effet, Beyrouth est mentionnée par le Pseudo-Scylax sans référence à Sidon. À l'époque hellénistique, Beyrouth fit l'objet d'une refondation et fut nommée Laodicée de Phénicie[64]. Elle devint autonome et frappa monnaie dès 187 av. J.-C. Ses marchands commencèrent leur expansion en Méditerranée à cette époque et son port devint l'un des plus actifs, comme en témoignent les résultats des fouilles récentes. J. Elayi, à la suite d'U. Kahrstedt, pense que, dès l'époque perse et tout au long de l'époque hellénistique, le territoire de Beyrouth s'étendait au sud jusqu'au Tamyras ou fleuve Damour, englobant ainsi les villes de Khaldé et Naamé qui faisaient partie du territoire de Sidon au Fer II. D'après cet auteur, le territoire de la ville se serait étendu aussi vers l'est dans la montagne et aurait ainsi contrôlé la route reliant la ville à Damas par le col du Beidar[65].

La perte de ces territoires par Sidon fut compensée par l'octroi des villes de Dor et Jaffa et de la plaine de Sharon par le roi perse (*KAI* 14). À l'époque hellénistique, d'après le témoignage d'inscriptions tardives, Sidon aurait reçu en don d'Alexandre l'arrière-pays. Elle possédait non seulement des villes côtières

60. Sader 2000, p. 239.

61. Luckenbill 1926-1927, II, p. 118.

62. Borger 1956, p. 48.

63. Sur les fluctuations du territoire de Tyr et Sidon, voir Sader 1997.

64. Cohen 2006, p. 205-209.

65. Elayi 1982.

et l'arrière-pays montagneux mais aussi une partie de la Békaa et de l'Antiliban[66]. Ceci n'est pas surprenant étant donné que Sidon contrôlait depuis le deuxième millénaire la route qui la reliait à la Békaa et à Damas à travers Jezzine et Machghara. Cette extension du territoire est corroborée par le fait que l'ère de Sidon était en usage jusqu'aux limites de la Damascène[67].

La ville de Tyr, qui garda Ma'rubbu et Sarepta, fut, en revanche, amputée à l'époque hellénistique de la ville de Akko. Cette dernière fut refondée et baptisée Ptolémaïs par Ptolémée II Philadelphe à la fin du IVe siècle av. J.-C.[68]. D'après G. Cohen[69], le territoire de Ptolémaïs était assez vaste. En effet, en dépit de l'absence de sources de l'époque hellénistique, des sources antérieures et postérieures à cette époque nous renseignent suffisamment sur son territoire. D'après le *Périple* du Pseudo-Scylax, le territoire d'Akko s'étendait d'Achziv au Mont Carmel. D'après Flavius Josèphe, la ville se situait à l'entrée de la grande plaine et était entourée par des montagnes : celle de Galilée à l'est, le Carmel au sud et les échelles de Tyr au nord. Le territoire de Ptolémaïs fut donc établi aux dépens de celui de Tyr. Cette dernière conserva à l'époque hellénistique le territoire qui s'étendait de Sarepta à Naqoura et, vers l'est, on retrouve l'ère de Tyr en Haute-Galilée et dans la région du lac Houleh[70]. Le pays de Tyr ne fut jamais prospecté et, à l'exception d'Umm el-Amed[71], de Kharayeb[72], et de quelques trouvailles accidentelles en provenance notamment de Khirbet et-Taybe[73] et Ma'sub[74], on sait peu de choses des villes de son territoire. Enfin, d'après le *Périple*, Ascalon était une ville tyrienne à la fin du IVe siècle. Cependant, cette ville acquit son autonomie au Ier siècle av. J.-C., comme l'indique son monnayage où la ville est dite sainte, asyle et autonome[75].

66. Sartre 2001, p. 148.

67. Alt 1939.

68. Cohen 2006, p. 213.

69. Cohen 2006, p. 215.

70. Sartre 2001, p. 148.

71. Dunand et Duru 1962.

72. Chéhab 1951-1954 ; Kaoukabani 1973.

73. Gubel, Caubet et Fontan 2002, p. 121.

74. *KAI* 19.

75. Stager, Schloen et Master 2008, p. 9.

Conclusion

En dépit de la fondation de nouvelles cités sur une partie de leur territoire, les villes phéniciennes continuèrent de jouir à l'époque hellénistique d'un territoire assez vaste. La fragmentation du territoire décrite par A.H.M. Jones est surtout visible à Arados qui voit six agglomérations de son territoire acquérir leur autonomie. Quant à Sidon et Tyr, elle gardent plus ou moins leur territoire historique. Ce qu'elles perdent en territoire attribué par le roi aux nouvelles fondations côtières, elles le gagnent dans l'arrière-pays. La seule ville phénicienne dont le territoire ne fluctue pas sensiblement est la ville de Byblos. Le territoire où l'on voit le plus de changement à l'époque hellénistique par rapport aux périodes précédentes est celui qui se situe entre le Nahr el-Kabir et le Théouprosôpon. Une des raisons de ces changements pourrait être le fait que cette région s'est retrouvée, après la destruction du royaume de Hamath et la désintégration de la province de Simirra, sans maître attitré. La seconde pourrait être sa localisation à la frontière entre le royaume des Ptolémées et celui des Séleucides. Trois villes semblent se partager le territoire de cette région, Héraclée (Arca), Orthosia et Tripolis, sans que l'on puisse cerner chacun de ces territoires avec exactitude. Ceci vaut, d'ailleurs, pour tous les territoires des villes phéniciennes traditionnelles, ainsi que pour celui des nouvelles fondations. Faute de critères sûrs, tel que le paiement d'impôts à la cité par les villageois, aucun territoire ne peut être cerné avec précision[76]. Il faut espérer que des découvertes futures puissent, un jour, apporter de plus amples renseignements sur ce sujet.

Hélène Sader
American University of Beirut

Bibliographie

Al-Maqdissi M. 2007a, « Les nouvelles découvertes à Amrit », *in* É. Fontan et H. Le Meaux (éds), *La Méditerranée des Phéniciens, de Tyr à Carthage*, Paris, p. 60-61.

Al-Maqdissi M. 2007b, « L'architecture religieuse phénicienne dans la plaine de Jablé. Recherches archéologiques récentes en Phénicie du Nord », *in* É. Fontan et H. Le Meaux (éds), *La Méditerranée des Phéniciens, de Tyr à Carthage*, Paris, p. 62-63.

Alt A. 1939, « Die Zeitrechnung der Tempelinschriften des Hermonsgebietes », *ZDPV* 62, p. 209-220.

Bagg A.M. 2007, *Die Orts- und Gewässernamen der neuassyrischen Zeit*, 1, *Die Levante*, Wiesbaden.

Bartl K. 1998-1999, « Akkar Survey 1997. Archaeological Surface Investigations in the Plain of Akkar/Northern Lebanon. Preliminary Results », *BAAL* 3, p. 169-179.

76. Sartre 2001, p. 149.

Bartl K. 2002, « Archäologische Untersuchungen der südlichen Akkar Ebene, Nordlibanon. Vorläufige Ergebnisse einer Oberflächenprospektion », *in* R. Eichmann (éd.), *Ausgrabungen und Surveys im Vorderen Orient* 1, Rahden, p. 23-48.

Boksmati N. 2007, *Hellenisation Deconstructed. Space, Material Culture and Identity in Beirut*, PhD Cambridge University.

Bordreuil P. et Fr. Briquel-Chatonnet 2001, « Appendice : une nouvelle écriture araméenne au mont Liban ? », *BAAL* 5, p. 148-152.

Borger R. 1956, *Die Inschriften Asarhaddons, Königs von Assyrien*, Archiv für Orientforschung, Beiheft 9, Graz.

Copeland L. et P.J. Wescombe 1965-1966, *Inventory of Stone-Age Sites in Lebanon*, Beyrouth.

Chéhab M. 1951-1954, *Les terres cuites de Kharayeb*, Bulletin du Musée de Beyrouth 10-11, Paris.

Cohen G.M. 2006, *The Hellenistic Settlements in Syria, the Red Sea Basin, and North Africa*, Berkeley.

Doumet-Serhal C. 2013, *Sidon. 15 Years of Excavations*, Beyrouth.

Dunand M. et R. Duru 1962, *Oumm el-'Amed. Une ville de l'époque hellénistique aux échelles de Tyr*, Paris.

Dussaud R. 1927, *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, Paris.

Duyrat Fr. 2005, *Arados hellénistique. Étude historique et monétaire*, Beyrouth.

Elayi J. 1982, « Studies in Phoenician Geography in the Persian Period », *JNES* 41, p. 83-110.

Elayi J. 1989, *Sidon, cité autonome de l'Empire perse*, Paris.

Galling K. 1954, « Zur Deutung des Namen *ṭrpl* = Tripolis in Syrien », *Vetus Testamentum* 4, p. 418-422.

Galling K. 1964, « Die syrisch-palästinische Küste nach der Beschreibung bei Pseudo-Skylax », *in Studien zur Geschichte Israels im persischen Zeitalter*, Tübingen, p. 185-209.

Goldmann Z. 1993, « Acco », *in* E. Stern (éd.), *New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* 1, Jérusalem et New York, p. 16-29.

Grainger J.D. 1991, *Hellenistic Phoenicia*, Oxford.

Grayson A.K. 1991, *Assyrian Rulers of the Early First Millennium BC*, I, *1114-859 BC*, Toronto.

Gubel E., A. Caubet et E. Fontan (éds) 2002, *Art phénicien. La sculpture de tradition phénicienne. Musée du Louvre, Département des Antiquités orientales*, Paris et Gand.

Honigmann E. 1939, « Ὀρνίθων πόλις », *RE* 18/1, col. 1129.

Jones A.H.M. 1971, *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, Oxford.

Kahrstedt U. 1926, *Syrische Territorien in hellenistischer Zeit*, Göttingen.

Kamlah J. et H. Sader 2010, « Deutsch-libanesische Ausgrabungen auf *Tell el-Burak* südlich von Sidon. Vorbericht nach Abschluss der siebten Kampagne 2010 », *ZDPV* 126, p. 93-115.

Kaoukabani B. 1973, « Rapport préliminaire sur les fouilles de Kharayeb, 1969-1970 », *Bulletin du Musée de Beyrouth* 26, p. 41-58.

KATZENSTEIN H.J. 1973, *The History of Tyre From the Beginning of the Second Millennium B.C.E. Until the Fall of the Neo-Babylonian Empire in 538 B.C.E.*, Jérusalem.

KESSLER K.H. 1975-1976, « Die Anzahl der assyrischen Provinzen des Jahres 738 v. Chr. in Nordsyrien », *Die Welt des Orients* 8, p. 49-63.

LIPIŃSKI E. 2004, *Itineraria Phoenicia*, Studia Phoenicia XVIII, OLA 127, Louvain.

LUCKENBILL D. D. 1926-1927, *Ancient Records of Assyria and Babylonia*, Chicago.

MILLAR F. 1983, « The Phoenician Cities : A Case-Study of Hellenisation », *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 29, p. 55-71.

MILLAR F. 1993, *The Roman Near East, 31 B.C.-A.D. 337*, Cambridge, Mass.

MONCHAMBERT J.-Y. *et al.* 2010, « Une campagne de sondages sur le tell Kharayeb à Yanouh (printemps 2006) », *BAAL* 12, p. 35-147.

MONCHAMBERT J.-Y. *et al.* 2011, « Yanouh, un site dans l'arrière-pays montagneux de Byblos », *Archéo-Théma* 15, p. 15.

REY-COQUAIS J.-P. 1974, *Arados et sa pérée aux époques grecque, romaine et byzantine*, Paris.

SADER H. 1997, « Tell el Burak : an unidentified city of Phoenician Sidon », *in* B. PONGRATZ-LEISTEN, H. KÜHNE et P. XELLA (éds), *Ana šadî Labnāni lū allik. Beiträge zur altorientalischen und mittlemeerischen Kulturen. Festschrift für Wolfgang Röllig*, Kevelaer et Neukirchen-Vluyn, p. 363-377.

SADER H. 2000, « Le territoire des villes phéniciennes : reliefs accidentés, modèles unifiés », *in* A. GONZÁLEZ PRATS (éd.), *Fenicios y territorio*, Alicante, p. 227-261.

SARTRE M. 2001, *D'Alexandre à Zénobie*, Paris.

SALAMÉ-SARKIS H. 1987, « Matériaux pour une histoire de Batrūn », *Berytus* 35, p. 101-119.

SAPIN J. 1989, « Les transformations d'un domaine de la couronne dans la trouée de Homs (Syrie) de Tiglat-Phalazar III à Auguste », *Transeuphratène* 1, p. 21-54.

STAGER L.E., J.D. SCHLOEN et D.M. MASTERS 2008, *Ashkelon* 1, *Introduction and Overview (1985-2006)*, Winona Lake.

STERN E. 1993, « Dor », *in* E. STERN (éd.), *New Encyclopedia of Archaeological Excavations in the Holy Land* 1, Jérusalem et New York, p. 357-368.

STERN E. 2000, *Dor, Ruler of the Seas. Nineteen Years of Excavations at the Israelite-Phoenician Harbor Town on the Carmel Coast*, Jérusalem.

VERKINDEREN Fr. 1987, « Les cités phéniciennes dans l'Empire d'Alexandre le Grand », *in* E. LIPIŃSKI (éd.), *Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Louvain, p. 287-308.